

Libertés collatérales

José Acquelin

Numéro 762, janvier–février 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68259ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Acquelin, J. (2013). Libertés collatérales. *Relations*, (762), 10–10.



LIBERTÉS COLLATÉRALES

«Toute sa vie on cherche le lieu d'origine, le lieu d'avant le monde, c'est-à-dire le lieu où le moi peut être absent et où le corps s'oublie.»

PASCAL QUIGNARD

Photo : Gabor Szilasi

Chacun va vers ses petites libertés entre obligations et engagements. Simples solitudes entre soi et soi qui n'ont rien à voir avec un individualisme égocentrique mais avec des instants où l'on ressent le très légitime besoin de filtrer les impératifs extérieurs, les bousclements circonstanciels, les imprévus incontrôlables.

Décanner, se *déganguer*, se peler, s'appeler hors de son nom. Ne rien faire de particulier, sortir d'entre ses deux oreilles, quitte à en ouvrir une troisième au vrai silence. On ne peut pas parler d'un refus définitif du monde mais d'une pénurie de notre univers intime, d'un nécessaire recours à un vide vital. Se décoller des images qui nous sont apposées, y compris celles dont on a usé pour fonctionner, mais qui nous ont arasés. Se dégager du flux commun, se réserver une marée basse pour béer ou bêler solitairement.

Car il faut répéter que notre chemin à travers les abattoirs sociaux n'offre aucune garantie permanente de pouvoir les éviter. Se reconnaître comme un agneau égaré, sans tomber dans l'auto-complaisance, comporte l'avantage certain de s'accorder le droit d'échapper aux culpabilisations passées ou présentes. Peut-être pourrions-

nous même reconnaître la nécessité d'un sentiment de naïveté et d'innocence, ou d'une nostalgie des moments insoucians de notre enfance avec, à la clé, une conciliation possible avec le temps qu'il nous reste en tant que figurants consentants, au visage clair et amène.

On a beaucoup parlé d'un illustre marcheur sur l'eau mais fort peu des marcheuses sur l'eau, les araignées d'eau nommées gyryns et qui font des cercles sur les surfaces aqueuses. Ce qui fait office de miracle pour l'un compose l'ordinaire des autres. Aller sur le cristallin d'un étang ou d'un lac reflétant limpide le ciel n'est donc pas seulement l'apanage du Christ.

Méditer, c'est d'abord observer le miroir de l'univers, son reflet perceptible. Méditer facilite le tamisage des nombreuses croyances ressassées. Mais 99,99% du temps nous croyons, afin de pouvoir supporter la temporalité à traverser – aucun temps n'est continûment aisé. Avoir une foi ou une autre, profane ou sacrée, superstitieuse ou rationalisante, nous sert de béquille en espérant un jour mieux marcher. Et nous ne cessons d'apprendre à marcher. Or méditer, c'est pouvoir s'arrêter de vouloir encore avancer et ne plus désirer comprendre, expliquer, plastronner. On ne s'assagit pas, on s'assoit, dans un rien où l'on ne peut même plus croire à soi. Le temps est le plus grand illusionniste qui soit : il n'y a qu'à être. Méditer, c'est purifier la lumière de notre cécité.

Au royaume des écureuils il n'y a que des chênes. Au milieu du rien délesté de l'histoire, de notre histoire, il ne reste que des glandeurs dans la grandeur de l'égalisation de tous les destins.

Alors, face au seul œil visible du jour qui nous transperce de part en part, aucun rempart ne nous protège plus de notre ingénuité. L'artifice humain crame, les mots s'éclipsent d'eux-mêmes, on se tait, on se sait libre de tout savoir. La science d'être débute ici, en ce *là* insituable, dans la conscience du dépouillement premier et ultime : la science d'être initiée à la conscience de n'être pas.

C'est comme une tendresse pondérante que l'on se prescrit à soi-même, une oasis privée, l'apprentissage de notre effacement, une sorte de sérénité hors du ring et des anneaux, une fin déjà en soi et de soi sans d'autres moyens qu'un abandon à ce qu'il reste de beautés naturelles.

C'est une paix minuscule pleine des vagues de notre respiration, une quiétude qui nous invite à une douce disparition des choses et des êtres.

C'est une fin apprivoisée de ce qu'on appelle notre vie, tout regret ou remords dissipés.

C'est l'exil de notre étroitesse où l'on se démaquillerait de notre obsession de faire bonne figure pour, enfin, être libre de soi-même.

Et ce n'est que justesse rendue à la nudité qui nous transfigure. ●